



Barrau

*Petit Courrier des Dames*  
Rue Meslée N<sup>o</sup> 25.

*Robe de Joconas garnie en Volans de Mousseline, Canexou en Mousseline Bonnet  
de gaze à la folle Brodé en soie platte de Couleur.*

(III<sup>e</sup>. ANNÉE).

N<sup>o</sup>. XIII.—TOME VI.

105

10 SEPTEMBRE 1823.



PETIT  
COURRIER DES DAMES,

ou

Nouveau Journal des Modes,

*des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*



~~~~~  
Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois,  
dont une d'homme.

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.  
pour six mois..... 18  
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ Père et Fils, imp.-lib. du Journal, rue  
St-Louis, n<sup>o</sup>. 46, au Marais, et rue de Richelieu, N<sup>o</sup>. 67.

MARTINET, libraire, rue du Coq St-Honoré.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C<sup>ie</sup>., libraires, sur le Rokin.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

~~~~~  
MODES.

OUI, vraiment, la simplicité est la parure des grâces, répéta M<sup>me</sup>. Delville, en fermant le livre où elle cherchait à rencontrer une morale en harmonie avec sa coquetterie. Oui, je le sens, il est des femmes pour qui le négligé offre plus d'avantages que tous les ornemens du luxe et de la magnificence... En s'exprimant ainsi, l'aimable petite femme venait, sans s'en douter, de jeter un regard furtif sur sa glace, et, sans doute, elle avait remarqué combien son costume justifiait la maxime

qu'elle avançait dans cet instant. En effet, rien de plus gracieux, de plus joli que le petit bonnet de M<sup>me</sup>. Delville : une légère broderie en soie plate sur un fond de tulle, d'où s'échappaient deux longues barbes ; de simples nœuds de rubans, assortis à la broderie, composaient une coiffure qui, bien que charmante, semblait n'avoir été posée que pour retenir ses cheveux négligemment relevés. Une robe de jaconas, garnie en volans contrariés, un cannezout-froncé par une multitude de petites ganses, une physionomie tant soit peu rêveuse, un maintien presque nonchalant ; telles étaient la mise et l'expression de M<sup>me</sup>. Delville, lorsque son oncle vint lui proposer de la conduire dans un salon où une table de soixante couverts lui présenterait tout ce que le goût et l'élégance purent jamais offrir de plus parfait à l'ambition des *Lucullus* modernes. A cette proposition, M<sup>me</sup>. Delville soupira *in petto* ; elle réfléchit avec regret à cet âge avancé, où les monotones plaisirs de la table semblent faits pour dédommager des heureuses illusions de la jeunesse. Hélas ! se disait elle, vingt ans plutôt mon oncle, au lieu de s'occuper d'une table de soixante couverts, m'eût proposé un bal, une partie de campagne, une promenade sur l'eau ; il eut partagé nos jeux, excité notre gaieté... Aujourd'hui, un beau surtout, une nouvelle forme de terrine, un accessoir pour le service de table ; voilà ses goûts, voilà ses recherches ; ainsi donc il est bien vrai que

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

Tout en philosophant ainsi, M<sup>me</sup>. Delville était cependant arrivée au Louvre, en s'appuyant indifféremment sur le bras de son vieil oncle ; mais lorsqu'elle se fut arrêtée devant cette table splendide, jusqu'alors objet de son mépris, une subite admiration vint remplacer tout autre sentiment ; ses yeux éblouis se fixaient tantôt sur le magnifique surtout, où le cristal et l'or rivalisent de richesse et d'éclat ; tantôt sur les nombreux et superbes candelabres, dont la forme et le travail offrent un modèle de grâce et de perfection. Tous les meubles nécessaires au service de la table, tous les plus simples accessoires paraissaient autant de petits chefs-d'œuvre où l'industrie avait perfectionné son talent... En voyant de telles beautés, l'insouciance de M<sup>me</sup>. Delville s'évanouit entièrement, elle fut même jusqu'à remercier son oncle de lui

avoir procuré un spectacle si curieux, et jusqu'à lui proposer d'y revenir encore. Le vieil oncle, enchanté de voir partager son enthousiasme, en témoigna sa satisfaction en donnant à son aimable nièce une jardinière qui avait fait son admiration dans un des salons de l'Exposition. M<sup>me</sup>. Delville, non moins satisfaite, revint chez elle, reprit son livre, et y ajouta cette maxime, que bien souvent dans la vie le sacrifice d'une légère fantaisie vous amène en retour un véritable plaisir.

---

Sur presque toutes les blouses on adapte maintenant un petit collet en forme de pélerine; beaucoup de ces collets sont noués, sur le devant, par un nœud de la même étoffe.— Les redingotes se garnissent ordinairement de deux et trois garnitures pareilles à la robe; on en voit toujours ayant trois et quatre pélerines.— Les petites robes en taffetas se portent assez communément le matin; mais les beaux jours font reparaître une multiplicité de robes blanches. On croit s'apercevoir que le nombre de celles à carreaux commence enfin à diminuer.

---

On donne à quelques chapeaux négligés la forme capote; les grandes blondes, posées sur le bord de la passe, sont toujours en vogue, et les bouquets continuent à être posés séparément; c'est-à-dire entremêlés de gaze ou de rubans.

---

Les ceintures se portent toujours très-larges; celles nouées sur les épaules paraissent les plus jolies. Les collets détachés se fixent toujours aussi par un nœud de ruban; la couleur bois est encore de vogue, et presque tous les rubans sont nuancés.

---

Parmi les nouveaux genres de fichus, on distingue particulièrement des cannezouts ayant trois collets en pélerine, et se prolongeant sur le devant en forme d'écharpe. D'autres dont les bouts tournent autour de la taille, et vont se nouer

en ceinture soit par derrière , soit sur le côté. — On voit aussi de ces espèces d'écharpes négligées qui sont en organdi , bordées par de petites faveurs en couleur , et ayant les bouts garnis de franges assorties.

---

Des fleurs mélangées de couleur bleue , solitaire ou bois , sont les dernières que l'on aperçoit chez les principaux fleuristes.

---

## L'ÉGALECUP,

### APOLOGUE ORIENTAL.

DANS ces plaines riches et verdoyantes que le Gange arrose et fertilise de ses eaux , croît une frêle plante dont la fleur , pleine de fraîcheur et de suavité , ne saurait être détachée de sa tige sans se flétrir , et s'évanouir aussitôt comme une vapeur légère. Cette fleur , que les Indiens nomment *Égalecup* , exerce sur tous ceux qui l'approchent une sorte d'influence magnétique ; on se sent attiré vers elle pour la cueillir , et retenu en même tems par la crainte de la voir disparaître à jamais. Douée d'une délicatesse et d'une sensibilité extrêmes , la nature a pris soin de l'environner de longs filamens , qui s'entrelacent autour d'elle et relèvent son coloris de rose par leurs obscurs reflets. Semblable à cette fleur d'Europe , appelée *Belle de nuit* , l'*Égalecup* n'entrouvre ses feuilles que le soir ; humecté alors d'une abondante rosée , son calice sinueux semble accueillir avec amour les rayons de l'astre de la nuit , et s'animer sous leur doux contact.

Les Baniens ont une vénération particulière pour cette fleur ; ils racontent qu'au jour de la création , Brahma , voulant peupler la terre d'êtres humains , déposa les germes préexistans de notre espèce au fond du calice de l'*Égalecup* , et chargea la lune de concourir et d'aider à leur développement ; la lune fut fidèle aux ordres de Brahma ; par ses soins , les hommes se formèrent peu-à-peu dans le sein de l'*Égalecup* , leur berceau primitif , et y demeurèrent long-tems mollement balancés par les brises parfumées du continent indien ; telle fut , selon

la croyance généralement répandue dans certaines contrées de l'Indoustan, l'origine de la race humaine; il n'est donc point étonnant que les Banians conservent un aussi grand respect pour une fleur à laquelle ils pensent devoir l'existence, et que les gens de leur secte aient le soin de se munir, toutes les fois qu'ils vont se purifier dans le Gange, d'un rameau vert, détaché de sa tige, pour éloigner le malin esprit.

Les troupeaux sont extrêmement friands de l'*Égalecup* dont ils auraient, depuis long-tems, détruit l'espèce, si la tige n'en était très-élevée, hérissée d'épines et, chose singulière, défendue par deux longues branches mobiles, qui, loin de se retirer sous le toucher comme les feuilles de la sensitive, ont au contraire la propriété de se courber du côté où l'on approche de la fleur, et d'en écarter avec soin tout ce qui pourrait lui nuire; mais ces branches n'empêchent pas toujours de parvenir jusqu'à leur protégée, que l'haleine seule des êtres animés flétrit, et dont le moindre attouchement cause en peu d'instant la perte.

Sur le sommet du Pire-Pendjal, haute montagne qui sépare le royaume de Lahor de celui de Cachemire, un jeune Européen avait établi sa demeure dans un bocage de palmiers. Un de ses plaisirs favoris, dans cette retraite, était d'aller chaque jour s'asseoir devant un buisson d'arbustes odoriférans, au-dessus duquel s'élevait un superbe *Égalecup*, et de demeurer dans ce lieu des heures entières, livré à sa rêverie et aux idées mélancoliques que la fragilité de la fleur rappelait à son esprit. Il s'amusait souvent à contempler les efforts que faisaient de jeunes chevreaux pour atteindre l'*Égalecup*; il les regardait bondir, s'élancer, et éprouvait une sorte de satisfaction intérieure à penser que la fleur se trouvait hors de leur atteinte et bravait leurs désirs; mais la faiblesse a trop d'assauts à supporter pour pouvoir espérer d'échapper au triste sort qui l'attend lorsqu'elle est embellie de mille charmes: une nuit que la fleur épanouie brillait du plus vif éclat, et étalait avec orgueil toutes les grâces de sa riche parure, deux vieux boucs, échappés du parc où on les tenait renfermés, se dirigèrent vers elle, résolus à tout prix d'en faire leur proie; ils s'avancent, tournent autour du buisson, cherchent à s'approcher de la tige de l'*Égalecup*, mais vainement. Enfin l'un d'eux, asservi en tout aux désirs de son compagnon qu'il

craignait à cause de sa force, appuya avec soumission son front et ses cornes contre l'un des plus forts arbustes du buisson; l'autre bouc grimpe alors sur le dos du premier, s'élève sur ses deux pattes de derrière, et allonge le cou pour atteindre l'*Égalecup*; déjà l'extrémité de sa langue en touche les feuilles, et s'exhaussant davantage il est sur le point de saisir la fleur et de la déchirer avec ses dents, lorsque le berger paraît. A cette vue les deux boucs effrayés s'enfuient, et courent au plus vite se cacher parmi leurs compagnons.

Le lendemain, au lever du jour, l'*Égalecup* avait déjà perdu toute sa fraîcheur; tombé dans la poussière en travers du chemin, déjà les troupeaux l'avaient foulé aux pieds, et ces mêmes chevreux, qui, la veille, avaient si ardemment souhaité de parvenir jusqu'à lui, étaient maintenant les premiers à s'en éloigner. Sur ces entrefaites arrive le jeune Européen, ses yeux cherchent avec inquiétude sa fleur chérie: elle ne brille plus au-dessus du buisson dont elle était naguère l'ornement. Les regards de l'Européen se portent alors vers la terre, et il aperçoit l'*Égalecup* flétri, décoloré, expirant; il accourt, s'empresse de le relever, secoue la poussière qui le couvre, l'arrose d'une onde pure pour le ranimer; soins superflus! l'*Égalecup* penche sa tête à demi-desséchée et va périr. Le jeune Européen, pénétré de regrets, veut au moins conserver les restes flétris de la fleur; il la sépare de sa tige, mais au même instant l'*Égalecup* disparaît sans laisser aucun vestige de son existence; triste et pensif, l'Européen revient à pas lents vers sa retraite; il compare le sort de cette fleur à celui de la jeune fille victime de la séduction, et ces réflexions pénibles rappellent à sa mémoire des vers d'un poète de son pays, qu'il se met à réciter avec un accent tendre et mélancolique, et dont voici la traduction fidèle:

« Tel, aux jours du printemps, dans les vertes prairies de  
 » Cachemire, s'élève le roi des papillons de l'Orient, ba-  
 » lancé sur ses ailes d'azur, attirant l'enfant à sa poursuite,  
 » il le conduit de fleur en fleur; chasse pénible, heures fol-  
 » lement employées! l'insecte, en prenant son essor, aban-  
 » donne le jeune chasseur tout haletant et l'œil rempli de  
 » larmes, Ainsi la beauté, brillante et volage, se joue des  
 » désirs de l'enfant dans sa virilité; source de vaines espérances  
 » et de craintes, une ardeur insensée commence sa conquête

» dont le terme est marqué par les larmes. Les mêmes mal-  
 » heurs sont le partage de l'insecte et de la jeune fille, s'ils se  
 » laissent une fois surprendre; une vie de douleur les attend:  
 » adieu désormais tout repos; l'un est le jouet de l'enfant,  
 » l'autre gémit des caprices de l'homme. Ces objets aimables,  
 » recherchés avec tant d'ardeur, ne sont pas plutôt atteints,  
 » qu'ils perdent tous leurs charmes; la main qui les caresse  
 » efface leurs plus belles couleurs, et lorsque leurs attraits,  
 » leur éclat, leur beauté se sont évanouis, ils fuient ou tom-  
 » bent délaissés. Hélas! en quel lieu ces deux victimes trou-  
 » veront-elles un asile? L'une a ses ailes décolorées, le cœur  
 » de l'autre saigne encore. Le papillon, privé de sa parure,  
 » pourra-t-il, comme auparavant, voltiger de la tulipe à la  
 » rose, et la beauté qu'un instant a vu flétrir, trouvera-t-  
 » elle désormais le bonheur dans sa retraite profanée? Non,  
 » des papillons plus brillans et plus beaux, en passant près de  
 » leur frère mourant, n'étendent jamais sur lui une aile pro-  
 » tectrice; et ces êtres adorables, sensibles à tous les mal-  
 » heurs, n'ont d'indulgence que pour leurs propres fautes,  
 » et n'accordent jamais une larme au déshonneur d'une sœur  
 » égarée. »

P. A. T.

---

 VARIÉTÉS.

VOICI une aventure dont on parle et dont on rit beaucoup à Londres.

Il y avait dans le comté d'Hertsfordshire un fou. Comme sa maladie était de nature à troubler la tranquillité publique, on avait obtenu l'ordre de le faire conduire dans une maison d'aliénés. On le saisit et l'on se met en route. Le fou et son gardien, près d'arriver, descendent dans une auberge et couchent dans la même chambre.

Le gardien dormait profondément; son malade se lève, s'empare du porte-feuille, y prend l'ordre dont le conducteur était chargé, s'habille, sort sans éveiller son compagnon, et se rend auprès du directeur de la maison des aliénés; il lui annonce qu'il a l'ordre de lui amener un fou qui loge en tel endroit. « Mais, dit-il au directeur, ne vous y trompez pas;

» c'est un fou fort singulier. Il a des accès d'une bizarrerie  
 » inconcevable. Croiriez-vous qu'en ce moment il soutient  
 » que c'est moi qui suis le fou, et que c'est lui qui doit m'a-  
 » mener ici? Mais vous voyez l'ordre dont je suis porteur, je  
 » vous prie donc de m'accompagner et de me donner main  
 » forte, s'il est besoin. »

On se transporte en effet au lieu indiqué; bon gré mal gré on se saisit du conducteur; il s'obstine en vain à se prétendre raisonnable; on l'emmène, on le place dans un lieu destiné au traitement des fous, et plus il se prétend raisonnable, plus il se débat; plus on lui administre de douches. Cependant le véritable fou regagne son village, bien content de son exploit.

Le gardien est enfin parvenu à se faire reconnaître pour raisonnable; mais cette aventure a failli lui faire réellement perdre la tête.

---

On n'a peut-être jamais bu tant de thé en Angleterre qu'à présent. En 1822 il a été importé dans les trois royaumes plus de 22 millions et demi de livres de ces feuilles chinoises; cette importation énorme, qui, à la vérité, n'a pas été toute entière pour l'Angleterre, a dû valoir au moins 50 millions de francs à la Chine. Voilà un pays qui ne met pas mal les Européens à contribution, et qui, par-dessus le marché, refuse la porte à des consommateurs qui lui donnent 50 millions par an.

A propos de thé, on connaissait des thés dansans qui ont lieu le soir; maintenant les journaux allemands parlent d'un *déjeuné dansant* que la cour de Vienne a donné au roi de Naples avant son départ pour ses États.

---

On a resserré, sur les théâtres allemands, la comédie de *Valérie* en un acte, parce qu'on a trouvé, suivant les journaux, que l'action ne comportait pas tant de développemens: en revanche le mélodrame des *Deux Forçats* se joue en Allemagne tout au long, et même avec de la musique nouvelle.

*A ce Numéro est jointe la planche 160.*